



**HAL**  
open science

## A l'ombre de Proust

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

| Vincent Ferré. A l'ombre de Proust. D'après Proust, 2013, 603, mars 2013, p. 255-266. hal-00801001

**HAL Id: hal-00801001**

**<https://hal.science/hal-00801001>**

Submitted on 14 Mar 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## À l'ombre de Proust

1913-2013 : le siècle de Proust ? En dehors de la France, de l'Angleterre et des États-Unis, cette question peut paraître incongrue ; et même dans son propre pays, la reconnaissance de Proust a été progressive, faite d'éclipses et de polémiques. De nombreux écrivains se sont bien sûr placés sous son égide – à l'ombre de la *Recherche*. Leur nombre apparaît toutefois limité, tout comme leur audience actuelle auprès du grand public, malgré leur importance et leur prestige. L'œuvre de Proust n'est-elle pas désormais cachée par un mythe, par le statut à part conféré à cet auteur ? comme si elle était occultée par l'ombre portée de « Proust », un Proust aux visages multiples selon les pays et les milieux où il est lu, ou simplement évoqué. C'est l'*invention* de Proust, la constitution de son « mythe » en France et dans le monde, qu'on évoquera ici, en rappelant la manière dont Proust est devenu un auteur de référence pour des romanciers français et anglophones (alors même qu'il semblait inimitable) ; puis sa réception en Europe et dans des pays d'Amérique latine, ainsi que les obstacles à cette reconnaissance ; avant d'envisager son statut actuel, la figure de l'écrivain paraissant aujourd'hui distincte de son œuvre.

C'est en France, comme on peut s'y attendre, mais aussi en Angleterre et aux États-Unis, que l'œuvre de Proust a marqué des générations de romanciers, au fil de la parution des volumes d'*A la recherche du temps perdu*. En particulier après le Goncourt obtenu en 1919 pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* – qui a suscité une attention particulière de la part des commentateurs –, puis avec la publication posthume de *La Prisonnière* (1923), d'*Albertine disparue* (1925), du *Temps retrouvé* (1927), mais aussi des *Chroniques* (1927), de la *Correspondance générale* (1930-1936) ; après-guerre, la découverte de *Jean Santeuil* et du *Contre Sainte-Beuve* est venue raviver l'intérêt des lecteurs.

Si cet intérêt pour Proust est d'abord le fait de critiques et de journalistes, les écrivains ont réagi, dès la fin des années 1920, à la parution de la *Recherche*. On pourrait égrener une liste de noms : Alain, Barrès, Bataille (*L'expérience intérieure*, 1943 ; *La littérature et le mal*, 1957), Bernanos, Brasillach, Claudel (l'un des plus hostiles à son égard), Cocteau, Gide, Giraudoux, Larbaud, Leiris, Mauriac, Sartre... ces lecteurs particuliers vont de l'enthousiasme à la critique, demeurant parfois ambivalents. Ainsi de Gide, dont on connaît les préjugés initiaux relatifs à *Swann* ; après avoir marqué un grand intérêt pour la *Recherche*, il revient à une plus grande réserve, en particulier sur le traitement de l'inversion, allant jusqu'à juger Proust hypocrite. Ainsi de Sartre, qui peut procéder par jugements lapidaires, considérant le traitement de la psychologie dans la *Recherche* comme la marque d'un auteur bourgeois. Il se montre cependant plus indulgent au fil des années, et dès 1943, *L'Etre et le néant* reconnaît la pertinence des analyses sur la pluralité du *je*, dans la *Recherche*. Mauriac, quant à lui, demeure l'un des premiers à avoir (dès 1906) reconnu l'importance de Proust, qu'il défend de nouveau au tournant des années 1920. Il le juge toutefois « inimitable », estimant que « le roman, en tant que genre » se trouve dans une « impasse » : dans *Le romancier et ses personnages* (1933) apparaît la figure de l'écrivain malade, coupé du monde, dans un face à face avec la matière de son œuvre. Cet élément sera déterminant dans la fabrique du mythe de Proust, à laquelle Mauriac contribuera avec son essai *Du côté de chez Proust* (1947).

Dès sa disparition, Proust est consacré, voire institutionnalisé, en France et en Angleterre. Certains de ses textes sont par exemple repris dans des anthologies destinées à l'enseignement, à l'instar du volume de Benjamin Crémieux sur *Le XX<sup>e</sup> siècle* (publié par la NRF en 1924). L'année précédente, le 1<sup>er</sup> janvier 1923, la même NRF fait paraître un *Hommage à Marcel Proust*, quelques semaines seulement après la mort de l'auteur, le 18

novembre. Exceptionnel par son ampleur et sa tonalité, ce numéro marque le début d'un discours consensuel dans son éloge, et de nombreuses pistes fécondes ou lieux communs critiques : *A la recherche du temps perdu* est présenté comme un roman unique par la peinture sociale qu'il propose, par l'association entre l'analyse (sur la mémoire et le temps) et l'expression des sentiments ; une filiation est établie, qui renvoie à Balzac et Montaigne. Proust est en effet lu comme un penseur, un moraliste, autant que comme un romancier. Une autre différence importante avec la réception anglaise concerne l'homosexualité, ici passée sous silence.

Le volume de la NRF accueille des témoignages d'auteurs de langue allemande (Curtius), italienne (Cecchi), espagnole (Ortega), et quatre d'origine anglaise, dont l'un prend la forme d'un hommage collectif signé en particulier de Conrad, Huxley, Scott-Moncrieff, Strachey et Woolf. C'est en effet en Grande-Bretagne que la reconnaissance est la plus immédiate<sup>1</sup> puisque, quelques semaines après l'ouvrage français, Proust est célébré par un volume collectif (*Marcel Proust: An English Tribute*, 1923) dirigé par C.K. Scott-Moncrieff, le premier traducteur en langue anglaise de la *Recherche*, de 1922 à 1930 – *Le temps retrouvé* paraîtra l'année suivante (en 1931) dans une version de Sydney Schiff (Stephen Hudson). Cet *English Tribute* présente Proust comme l'héritier le plus remarquable d'une tradition française étincelante ; les critiques portant sur son style ou son égotisme supposé demeurent rares, et proviennent de D.H. Lawrence ou d'A. Huxley. Peu après la monographie de Clive Bell (*Proust*, 1928), le petit livre de Samuel Beckett (1931) apparaît comme l'un des commentaires les plus importants sur la *Recherche*, qui contient des réflexions fécondes et pionnières sur le temps, les êtres, l'habitude, la musique et la philosophie – établissant une comparaison avec Schopenhauer. L'influence sur Beckett se fera d'ailleurs sentir, dans ses propres récits, jusque dans *Pour finir encore et autres foirades*, en 1976<sup>2</sup>.

Du côté américain, les expatriés servant d'intermédiaires : écrivains et journalistes installés à Paris découvrent la *Recherche* en français, à l'instar d'Hemingway, de Natalie Clifford Barney, Faulkner, Fitzgerald, Gertrude Stein, entre autres auteurs qui ont écrit sur Proust, et admis son influence. Moins étudié que la réception en Angleterre, l'accueil aux États-Unis n'est pas moins favorable, et la suit de près, chronologiquement (contrairement à une l'idée reçue selon laquelle il existerait un décalage entre les deux pays) : *Swann* est traduit en 1922, *Les Jeunes Filles* et *Guermantes* en 1924-1925 ; *Sodome* rencontre un succès de scandale, et la rivalité entre la traduction anglaise du *Temps Retrouvé* et celle que fait paraître F.A. Blossom en 1932 profite à l'œuvre, par l'écho qu'elle rencontre dans les médias. Rapidement, chez les critiques, Proust est rangé aux côtés des plus grands romanciers, tels Cervantes, Richardson, Stendhal, par Joseph Krutch (*Five Masters. A Study in the Mutations of the Novel*, 1930). Des écrivains aussi différents que Vladimir Nabokov (pour *Lolita* en 1955, *Ada* en 1969, et pour ses textes critiques), Jack Kerouac, Dan Simmons, Truman Capote, John Banville, Philip Roth – aux côtés de John Updike, Edmund White, Richard Wright, Graham Greene, Iris Murdoch – témoignent de la fortune de Proust, en particulier dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Du côté français également, on pourrait redire – sans oublier le rôle de la « Nouvelle critique », et des analyses de Gilles Deleuze ou de Paul Ricœur – l'intérêt bien connu d'écrivains tels que Julien Gracq ou Claude Simon (*Le tricheur* et *La Corde raide* en 1945 et 1947, jusqu'au *Tramway* en 2001), de Butor (*Répertoire I*, 1960) ou encore de Camus (très élogieux dans *L'Homme révolté*, 1951), intérêt qui a contribué à faire de Proust le plus illustre représentant du genre romanesque au XX<sup>e</sup> siècle et le précurseur du roman « moderne » (et

<sup>1</sup> Voir, dans les *Cahiers Marcel Proust II (Etudes proustiennes IV, 1982, p. 7-30)* l'article de R. Gibson, « Proust et la critique anglo-saxonne ».

<sup>2</sup> Voir A. Watt, « "...d'autres ciels, un autre corps" : Présence de Proust dans la prose tardive de Samuel Beckett », *CRIN*, 54, 2010, p. 77-87.

non seulement du Nouveau Roman), compte tenu du rayonnement de ces auteurs, en France comme à l'étranger. On a ainsi essayé de distinguer<sup>3</sup> deux types de rapports à Proust, de l'ordre de la relecture de motifs – Gracq pour les noms et les paysages, dans *Un beau ténébreux*, *Un balcon en forêt*, *Au château d'Argol* ; Yourcenar, pour le temps, dans les *Mémoires d'Hadrien* et *L'œuvre au noir* – et de la réécriture – l'usage de la citation chez Simon ; le style de Sarraute, qui évoque également Proust dans *L'ère du soupçon* (1956). En réalité, les deux se combinent, tandis que la relecture va jusqu'au contrepied : Roubaud (dans *Le grand incendie de Londres*), par exemple, met au jour l'échec de la mémoire, et non ce qu'elle permet de retrouver du temps perdu. Une telle liste ne rendrait toutefois compte que de l'aspect quantitatif de l'influence de Proust, et risquerait de faire croire que sa reconnaissance a été rapide, ou continue, ou encore égale d'un pays à l'autre.

En réalité, elle est surtout restée le fait de pays francophones et anglophones, dans un premier temps ; et même en France, elle n'a pas échappé aux polémiques, au cours des années 1920-1930 – après le succès permis par l'attribution du Goncourt aux *Jeunes Filles*, succès commercial et critique qui connaît son acmé vers 1925 –, avant d'être quasiment éclipsée pendant la Seconde Guerre, alors même que la réception de l'œuvre était encore partielle dans la plupart des langues européennes. Le style est attaqué pour sa préciosité supposée, et souffre des nombreuses coquilles de la première édition ; le ton est jugé pessimiste, et la publication de sa correspondance conduit des lecteurs à juger Proust hypocrite dans sa peinture des salons et de l'homosexualité.

L'après-guerre voit toutefois le succès de l'ouvrage d'André Maurois (*A la recherche de Marcel Proust*, 1949), mélange de souvenirs et d'analyses ; puis la publication de *Jean Santeuil* (1952) et du *Contre Sainte-Beuve* (1954) permet une meilleure compréhension de l'œuvre par les critiques (Rousset, Blanchot, Poulet, Levinas), tandis que l'entrée de la *Recherche* dans la Pléiade amène un plus large public à redécouvrir le roman proustien. En Allemagne, les traductions (de Rudolf Schottlaender, 1925-1930) et les commentaires critiques (par Curtius dès 1922, Auerbach, Spitzer et Benjamin juste après lui) paraissent de concert pendant une décennie ; comme en Italie, où l'essai de Giacomo Debenedetti, en 1925, marque les lecteurs. C'est à l'aune de l'œuvre proustienne qu'on évalue les romans d'Italo Svevo (en particulier *La Conscience de Zeno*, 1923), même si l'œuvre de Proust paraît singulière et inimitable. Après-guerre paraissent de nombreux volumes traduits, entre 1946 et 1958, en même temps que grandit l'aura proustienne : on a ainsi pu dénombrer une quarantaine d'écrivains influencés par Proust dont les plus connus sont, outre Emilio Cechi et les écrivains de la revue *Solaria*, Alberto Moravia, Elsa Morante, Cesare Pavese, Giorgio Bassani... la redécouverte des analyses de Debenedetti, tout comme l'intérêt de Calvino (voir les *Leçons américaines*), permettant à la présence de Proust de s'affirmer dans les années 1970-1990.

Cette réception en deux temps, marquée par la césure de la guerre, s'observe dans d'autres pays européens, comme en Suède, où la traduction de *Swann* (1930) est demeurée sans suite, repoussant la découverte du texte par le grand public aux dernières décennies du siècle ; en Hollande, il faut même attendre les années 1960 pour qu'une traduction voie le jour, les réactions critiques étant longtemps restées hostiles ; en Allemagne, les années 1953-1958 sont décisives, avec la publication d'une nouvelle traduction (complète, cette fois) et la parution d'essais de Jauss et Adorno. Les adaptations cinématographiques de Schlöndorff (en 1984) et l'évocation de *Céleste* par Percy Adlon (1981) ont pu entretenir l'intérêt de lecteurs qui, depuis l'article de Zweig en 1925, porte sur la figure de l'auteur autant que sur

---

<sup>3</sup> Voir S. Houppermans & alii (dir.), *Marcel Proust Aujourd'hui*, 6, *Proust dans la littérature contemporaine*, Amsterdam-New York, Editions Rodopi, 2008.

ses œuvres – ce qui n’a pas empêché le lancement d’une nouvelle série de traductions, de 1988 à 2002.

Cette série de traductions (années 30, puis années 50, et tournant du XXI<sup>e</sup> siècle) ne sont pas sans faire songer au Japon ; mais, hors de l’Europe, c’est l’Amérique latine qu’il convient de retenir ici comme illustration exemplaire de la circulation des textes, entre Mexique, Argentine, Chili, Cuba, Uruguay et Costa-Rica<sup>4</sup>. La traduction espagnole de Pedro Salinas (à partir de 1920, cette traduction est donc la première de l’œuvre de Proust) et les premiers essais critiques sont venus d’Europe, à l’image de l’article d’Ortega y Gasset paru dans la NRF en 1923. Un auteur comme Jaime Torres Bodet dirige aussi un numéro important de la revue mexicaine *Los Contemporaneos* en 1928, et publie des romans marqués par Proust, dont *Margarita de niebla* et *Primero de enero*. C’est toutefois le groupe homonyme (Los Contemporaneos) dans son ensemble qui s’intéresse à Proust, pour ses expérimentations « modernistes » et l’importance accordée à l’homosexualité ; en témoignent les récits de Xavier Villaurrutia (*Dama de corazones* 1928) et de Gilberto Owen (*Novela como nube* 1928)... mais aussi un essai plus tardif de Bodet (1967). On songe aussi à Octavio Paz, qui exprime dès 1939 une fascination ambivalente devant cette œuvre isolée, qu’il juge sans égale ni postérité possible. Il réaffirme son goût pour le style proustien au fil de volumes critiques (dont *L’arc et la lyre*, 1955) qui rapprochent la *Recherche* de la littérature japonaise antérieure, dont Murasaki et le *Dit du Genji*.

**Commentaire [V1]:** Phrase ajouté au dernier moment, et pas prise en compte par nrf

Ces exemples, et ceux de Pamuk ou de Mahfouz, montrent que l’œuvre de Proust a franchi les frontières, y compris génériques, tant le retentissement de son œuvre est important non seulement chez les romanciers, mais pour des générations d’écrivains : le même Pedro Salinas dialogue avec des motifs proustiens dont il prend le contrepied, y compris par son choix du genre poétique ; René Char (on se rappelle son allusion au « poète Marcel Proust ») et Octavio Paz, pour qui la *Recherche* échappe à la composition romanesque et se rapproche d’un poème (en raison du rythme de son écriture et du rôle des images), révèlent l’attention accordée à la dimension « poétique » du texte proustien, quel que soit le sens donné à ce terme. La figure du romancier laisse progressivement la place à celle, plus floue, du grand écrivain, en particulier auprès du public qui, s’il le lit de moins en moins (à l’exception de quelques pays), accorde à cette figure un statut exceptionnel. Une telle « reconnaissance » se fait ici au prix d’un malentendu, puisqu’elle passe souvent par l’occultation de l’œuvre, remplacée par des ouvrages à dominante biographique, plus ou moins hagiographiques, à l’instar de *Comment Proust peut changer votre vie* (1997 pour la version anglaise) ou de *The Year of Reading Proust: A Memoir in Real Time* de Phyllis Rose (1997). Le petit livre d’Alain de Botton, dont les simplifications et contresens répétés peuvent hérisser à chaque page, a joué un rôle important dans la diffusion de l’idée que le « message de Proust » pourrait être mis en pratique ; c’est ce que proclame également le second, sorte d’autobiographie mâtinée de considérations sur l’auteur.

Dans un pays où les médias peuvent « prescrire » un écrivain comme Bolaño pour son aura d’écrivain – *Les Détectives sauvages* et *2666* ont connu le succès que l’on sait comme *coffee table books*, mais qui les lit ? – on comprend l’engouement pour Proust, perçu soit comme un porte-étendard de la cause homosexuelle, soit comme un symbole de l’absolu de la littérature ; comme un auteur universel, si l’on peut dire, non comme un représentant de la littérature française – pour des raisons géopolitiques, c’est l’une des différences entre la réception anglaise et l’image de Proust aux États-Unis. En témoignent, à leur manière, les caricatures paraissant régulièrement dans des journaux et revues littéraires ; des évocations au cinéma (de Woody Allen à *Little Miss Sunshine*) ; les listes de discussions actives, regroupant

<sup>4</sup> Voir H.-P. Lambert, « La lecture de Marcel Proust par Octavio Paz », *CRIN*, 54, *op. cit.*, p. 103-117.

des centaines de membres, et nées avec le développement d'internet. Le goût pour Proust a débordé les cercles littéraires et universitaires ; est-ce, comme le suggère Edmund White dans *Vogue* en 1984<sup>5</sup>, en raison de l'écriture apparemment autobiographique, de la description des salons prise au premier degré ?

L'association entre le monde de l'édition et le milieu universitaire, apparaît manifeste dans le travail de publication des œuvres de Proust, dont sa correspondance, conjointement au développement des ouvrages critiques, dont les résultats bénéficient aux éditions publiées après 1987 (date à laquelle les derniers volumes de la *Recherche* sont tombés dans le domaine public). Plus encore que pour d'autres écrivains, la question de l'établissement du texte et des choix éditoriaux est centrale, dans le cas de la *Recherche* – on ne lit pas le même « Proust » en Pléiade ou en collection GF. Le grand public est sensibilisé aux problèmes soulevés par la genèse si particulière de l'œuvre, présentée à travers des expositions comme celle de la Bibliothèque nationale de France, en 1999-2000<sup>6</sup>, prolongée par la mise en ligne de reproductions des manuscrits, sur Gallica<sup>7</sup> ; et par la diversité des lectures de Proust, évoquées dans le cadre de cours ouverts à tous, par Antoine Compagnon au Collège de France. Cette facilité d'accès accrue à un savoir consultable par tous, depuis n'importe quel point du monde, n'empêche pas que perdurent des clichés déparant même les ouvrages de référence (dictionnaires et encyclopédies littéraires) destinés au grand public : analyses psychologiques hâtives sur la famille de Proust, propos convenus sur la longueur des phrases, raccourcis inévitables sur Proust et Bergson, etc.

Les lieux communs participent de la constitution d'une figure unique d'écrivain, coexistant avec les plus accessibles des publications critiques ou biographiques : l'engouement pour la biographie de Jean-Yves Tadié (traduite en anglais en 2000) en témoigne, aussitôt concurrencée par celle de William Carter en 2001 – les choix qu'elles opèrent, et l'existence même d'une alternative ont suscité un débat qui a fait parler de l'auteur –, sans oublier celle d'Edmund White (1999), qui insiste sur l'homosexualité de Proust. Ce côté *queer* ne serait pas sans lien avec la « proustomanie »<sup>8</sup> en vogue depuis une décennie outre-Manche, forme d'idolâtrie que ne parvient pas à contrebalancer une entreprise comme celle dirigée par Christopher Prendergast, désireux de proposer une nouvelle traduction de la *Recherche*, sous le titre *In Search of Lost Time* (Penguin, 2002) afin de faire lire le texte proustien débarrassé de l'image élitiste et esthétisante attachée à Proust et du culte qui l'entoure. Cet effort pour revenir à une version plus « proche » du texte français, semble en effet ne pas avoir rencontré le succès espéré, en raison d'un manque de cohérence dans les choix de traduction d'un volume à l'autre – comme s'il était chimérique de vouloir lutter contre une déformation du texte et de rétablir une image plus juste pour le lecteur non francophone. Comme si la recherche du texte proustien demeurait une quête illusoire, même au fil du temps.

Vincent Ferré

Université Paris Est (UPEC), EA 4395 « Lettres, Idées, Savoirs » (LIS)

---

<sup>5</sup> Cité par E. Eels « Proust à l'américaine », *la réception de Proust à l'étranger*, textes réunis par M. Naturel, Illiers-Combray: Société des Amis de Marcel Proust et des amis de Combray, 2002, p. 61.

<sup>6</sup> Voir « Proust : l'écriture et les arts » sur le site de la BnF : <http://expositions.bnf.fr/proust/index.htm>.

<sup>7</sup> Voir Gallica (<http://gallica.bnf.fr/>) et le « Fonds Proust numérique » sur le site de l'équipe Proust de l'Item (<http://www.item.ens.fr>).

<sup>8</sup> Voir l'article de Marion Schmid, « La réception de Proust au Royaume-Uni », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 57, 2005, p. 313-327.